

011766



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

Rédaction et administration

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



DANUTA, aviatrice





CHASSE A L'OURS

Les belles pages de la littérature polonaise

Le Chant du Cor

Après la chasse à l'ours

Alors, à son côté, le Woïski prend joyeux
Son cor de buffle, long, tacheté, sinueux
Comme un boa ; ses mains le pressent à sa lèvre.
Son visage est gonflé ; ses yeux, rouges de fièvre,
Se ferment, et son ventre, à moitié renfoncé,
Envoie à ses poumons tout son souffle amassé.
Il joue alors. Le cor au bois, comme une trombe,
Lance son chant qui dans l'écho se double, et tombe.
Les chasseurs, les trappeurs écoutent, stupéfaits
De ces accords si purs, si forts et si parfaits.
Le vieillard renouvelle encore à leurs oreilles
De son art tant vanté les antiques merveilles ;
Il anime, il remplit les taillis et les bois.
On dirait que la meute y bondit à sa voix.
C'est la chasse : son bruit dans les airs gronde et plane,
D'abord ce chant joyeux, vibrant : c'est la diane ;
Ces grognements, des chiens reproduisent le jeu,
Ces tonnerres soudains, ce sont les coups de feu.

Il cesse, mais il tient le cor ; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine.

Il souffle. Et l'on croit voir ce cor qui retentit

Devenir tour à tour plus gros ou plus petit
En imitant les cris d'animaux ; — il s'allonge :
Un hurlement de loup éclate et se prolonge ;
Ensuite en gosier d'ours, il s'ouvre largement
Et rugit... De l'auroch gronde le beuglement.

Il cesse, mais il tient le cor ; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine :
Elle admire les sons mélodieux du cor,
Que les chênes entre eux se répètent encor.

Il souffle. Dans le cor, cent cors sonnent ensemble :
Le chant tout à la fois gronde, s'irrite et tremble.
On entend chiens, chasseurs, animaux ; puis, levant
Le cor, il lance au ciel un hymne triomphant.

Il cesse, mais il tient le cor ; on s'imagine
Qu'il joue et c'est l'écho de la forêt voisine.
Les arbres sont autant de cors au son vainqueur
Se transmettant le chant comme de chœur en chœur.
La musique, toujours plus large et plus lointaine,
Devenant par degrés plus calme et plus sereine,
Enfin au seuil des cieux va se perdre là-bas !...

MICKIEWICZ.

(Traduction de W. Gasztowtt).



Mon Voyage en Pologne (1929)

(suite et fin)

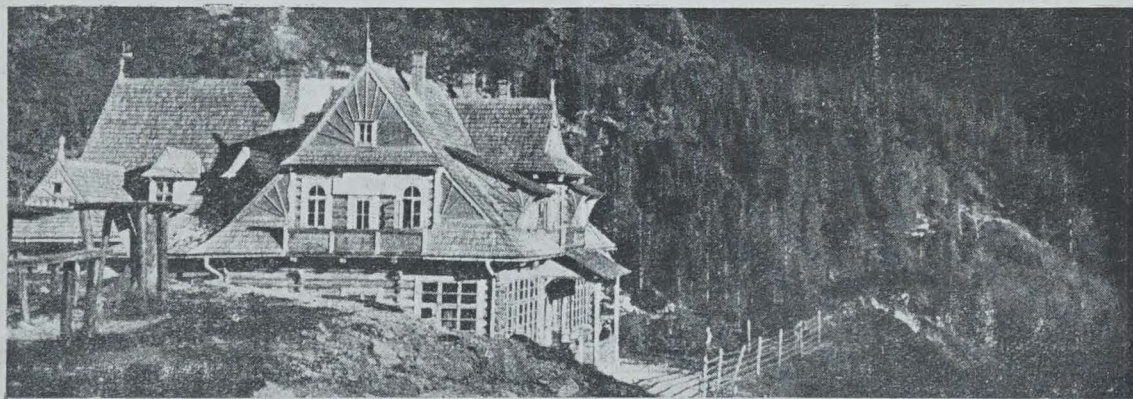
Sept heures du matin : Les membres du Towarzystwo prennent leur petit déjeuner. Je dévore une « omlet francuzki » confortable : elle doit être de trois œufs ! Tadeusz mange l'un des fromages achetés à Zakopane. Nous gardons l'autre pour la route. K. un blond jeune homme d'origine ukrainienne, flegmatique et plein d'humour, prépare son thermos. Le frère et la sœur dégustent leur café au lait.

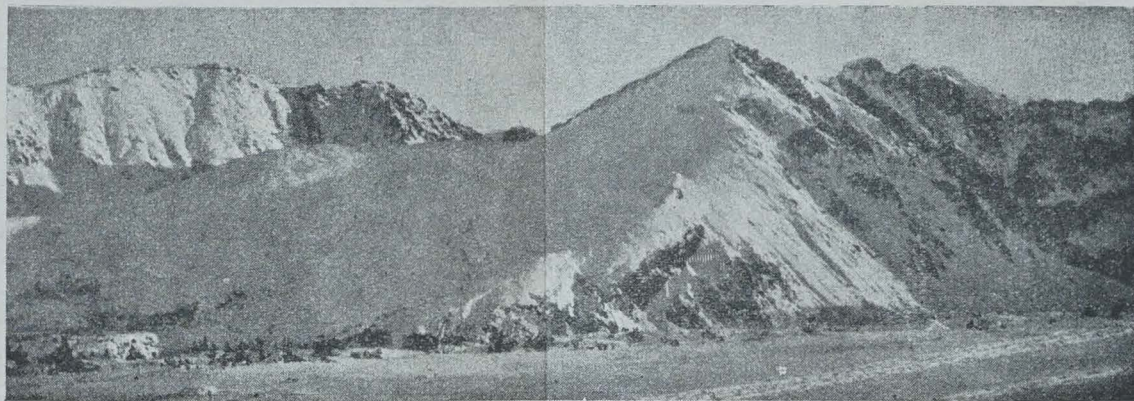
Le docteur O. donne le signal du départ. La jeune caissière nous souhaite bonne chance. En file indienne, le docteur O. en tête, moi derrière lui, puis l'Ukrainien, le frère et la sœur et enfin Tadeusz fermant la marche, nous nous lançons à l'assaut du « Maly Kościelec ». Nous passons devant la pierre érigée à l'emplacement où le célèbre compositeur Karłowicz trouva la mort, emporté par une avalanche. Nous arrivons au Czarny staw. Un vent léger en ride la surface. Il n'est pas franchement noir. Sa couleur est indéfinissable : peut-être est-elle un peu comparable à celle d'un ciel d'orage ? La vision prodigieuse de la veille s'est envolée.

Le sommet du Maly Kościelec est aisément atteint. Le docteur O. demande à chacun de nous s'il est fatigué... « A Pan Roger ? » Je réponds : « Ja nie jestem nigdy zmęczony » (Je ne suis jamais fatigué). Et maintenant au « Swinicà ». C'est une autre affaire. Mes semelles crêpe commencent à me jouer de vilains tours. J'escalade fort bien les quartiers de roche, mais quant

aux parties argileuses... et aux pierriers ! Ma descente du Zawratne sera jamais oubliée par les membres du « towarzystwo » et par les hôtes du refuge à qui elle fut relatée avec force détails. Nous traversons un pierrier : des multitudes de cailloux roulent sous nos pieds, mais, grâce à mes souliers, j'en fais rouler à moi tout seul, autant que mes cinq compagnons réunis. J'ai le numéro trois, le jeune Ukrainien descendant derrière le Docteur O... Les petits ruisseaux font les grandes rivières : les myriades de petits cailloux qu'entraînent mes bons souliers... font perdre le nord à une roche énorme... qui s'élanche sur les traces de K... Cinq cris répercutés à l'infini avertissent le jeune homme du danger qu'il court : Uwaga !. achung !. attention !. Cet avertissement tri-linguiste fait faire un bond de côté à K... Il se tourne alors vers nous et avec un doux sourire, nous offre du thé brûlant contenu dans son « thermos » pour nous remettre de notre émotion...

Un peu plus bas, une pente recouverte de neige fait réfléchir le Docteur O. Il me dit : « Monsieur K. et moi allons faire des marches avec nos gros souliers. Vous n'aurez qu'à vous en servir. « Ce qui ne m'empêche pas, grâce toujours à mes semelles crêpes de dévaler soudain sur le dos... à mon corps défendant, (c'est le moment ou jamais de le dire) à une vitesse formidable. Je me voyais déjà franchissant la frontière (heureusement, j'avais mon passeport) et allant atterrir





au fond d'un précipice tchécoslovaque, lorsque je me sentis happé au passage par deux bras puissants ; je puis dire que je dois une fière chandelle au Docteur O.

Il y avait huit jours que nous étions à la « hala ». La pluie avait souvent contrecarré nos projets, mais, dans l'ensemble, nous n'avions pas trop à nous plaindre du temps. Depuis l'aventure du Zawrat, nous avions excursionné pas mal, et sans accident ou incident provoqué par mes semelles crêpes. Le Docteur O. nous avait dit : « Une belle randonnée : Gagner le Morskie Oko, par la montagne, bien entendu. Il nous faudra environ dix heures ». Cette proposition fut accueillie avec joie. Il s'y mêlait cependant un peu de tristesse : nous allions dire adieu à la « hala » car depuis le Morskie Oko nous voulions, Thadée et moi, revenir à Zakopane par la route.

Nous partons à sept heures : le Czarny staw ; la Świnica : c'est le gros morceau. Il nous faut plus de deux heures pour venir à bout du colosse. Une grêle épouvantable s'abat sur nos nuques, puis le tonnerre se met de la partie, la fête est complète. Victoire ! Nous dévalons l'autre versant. Dévaler c'est une façon de parler. Presque verticale, cette descente est cependant relativement aisée : de nombreuses anfractuosités dans le roc, constituent autant de marches sur lesquelles le pied, même chaussé d'un soulier à semelle crêpe, trouve un appui sûr.

Le Docteur O. me dit tout à coup : « regardez » : Il a abandonné son éternel sourire ironique. Il admire, et avec quelle émotion, les perles des Tatry qui étincellent au dessous de nous (le soleil s'était enfin montré). C'est le chapelet des cinq lacs polonais (pięć stawów polskich).

Le soleil n'a fait qu'une apparition, le déluge recommence. Ce n'est plus, heureusement, de la grêle.

Nous poussons un « quatre cents ». Un bon feu sèche nos vêtements, au refuge des Cinq Lacs. « Nous ne sommes guère qu'à deux heures de marche du Morskie Oko » nous dit le Docteur O. « Nous avons le temps de manger en attendant la fin de l'averse ».

L'hôtesse n'a que des œufs. Je lui demande une omelette « Combien d'œufs s'il vous plaît ? — Six ». J'ai une faim de loup ; l'omelette est vite avalée.

La pluie ne s'arrête pas. Le Docteur O. nous propose de chanter ; « Chacun sa chanson déclare-t-il, au Français d'abord ». Je m'exécute, puis mes compagnons chantent, d'abord l'un après l'autre, ensuite en chœur. Des « górale » (des montagnards) les écoutent attentivement et, avec eux un homme maigre vêtu très simplement ou, pour mieux dire, négligemment. Son regard est très doux et si profond ! Il vient vers nous, parle à mes compagnons, puis se tournant vers moi, me dit en excellent français. « J'habite Paris depuis dix ans ». Il se présente. C'était l'un des plus célèbres peintres polonais.

Le soir tombait lorsque nous atteignimes le Morskie Oko. Le Docteur O. nous avait fait mener un train d'enfer dans le sentier en spirale qui aboutit à la route. « Je crois que nous l'avons bien mérité », dit notre « président » en désignant le lac. Nous le découvrons soudain avec sa parure de 15 monts dont les sommets dépassent tous 2.000 mètres. C'est une féerie. Il est très tard. Le menu du refuge de « l'œil de la mer », outre qu'il est polycopié en cinq langues, est très sympathique. Nous faisons honneur au repas. Bien que je répète plus de vingt fois par jour : « Nie jestem nigdy zmęczony », je me sens carrément fourbu. Je crois que j'ai rarement aussi bien dormi que cette nuit-là.

Thadée me secoue : « il est sept heures ». L'eau glaciale du Morskie Oko où nous faisons notre toilette achève de me réveiller. « Nous allons à Zakopane par



la route ? » me demande Thadée sans enthousiasme. Ce long ruban d'asphalte — plus de trente kilomètres — n'a rien qui m'enchant. J'aimerais ma foi mieux... Thadée a deviné mon désir : c'est le sien également, j'en étais persuadé. Il saute de joie en criant « do hali, do domu », (à la hala, à la maison). Nous nous mettons en route (sauf le Docteur O... qui ne regagnera la « hala » que dans la soirée). Il fait très froid, nous chantons, pour nous réchauffer, la Madelon, mes compagnons en polonais, moi en français. Nous tenons toute la route. Une auto nous rejoint mais ne nous dépasse pas : Thadée est déjà en train de parler avec le conducteur de la « Tatra » ; un Tchèque. Il consent volontiers à nous porter pendant six kilomètres. Thadée n'est pas amateur de terrains plats. Il n'est vraiment satisfait que, lorsque après être descendus de voiture, nous nous engageons dans une forêt de sapins qui « grimpe » terriblement. Thadée m'explique que le chemin sera plus long mais moins pénible que celui de la veille. En effet, rien de comparable à l'escalade de la « Šwinica ». A la forêt succèdent des prairies, aux prairies succède un interminable chaos de roches qui nous fait pratiquer le saut en longueur pendant près d'une heure. Le soleil chauffe joliment. Heureusement, la plus saine des

boissons ne manque pas ; des quantités de sources se fauillent entre les roches.

Nous grimpons depuis cinq heures et nous ne nous sommes pour ainsi dire pas arrêtés. Est-ce encore loin ? Je ne pose pas la question à Thadée : il penserait que je suis enfin fatigué. Mais, qu'a-t-il donc, tout d'un coup ? Le voilà qui, à toute vitesse court le long d'un sentier en lacets. Je le suis. Nos compagnons, plus placides sont restés en arrière. Je crois que j'ai bien fait de suivre Thadée, car ô surprise, ô joie, le toit du « Šchronisko » se montre soudain. Nous sommes accueillis bientôt par les hôtes du refuge avec des démonstrations de joie qui ne sont pas feintes, je vous l'assure.

Nous faisons notre dernier repas, « définitif » à la hala. Le Docteur O. est arrivé juste à temps pour nous faire un bout de conduite et « nous dire au revoir », nous annonce-t-il aimablement. Nous faisons nos adieux aux hôtes du refuge. En route pour Zakopane. K. et le Docteur O. nous accompagnent pendant un quart-d'heure. Le refuge a disparu. La « Šwinica » seule reste visible. Nos amis nous serrent la main, nous nous promettons de nous écrire. Nous avons tenu parole les uns et les autres.

Nous arrivâmes à Zakopane à la tombée de la nuit.
Roger NOEL-MAYER.



NOS AMIES VARSOVIENNES

LE CERCLE DES AMIES DE LA FRANCE AU LYCÉE WERECKA

Au premier rang, de gauche à droite : la trésorière, la présidente Wanda Nebelska, Madame Szadurska, la secrétaire, la bibliothécaire.

La Légende de la Vistule

Il y a bien, bien longtemps, le roi Beskide régnait avec sa femme Barana sur les montagnes couvertes de forêts. Au sommet d'un pic rocheux s'élevait un château merveilleux où vivaient les trois enfants du roi : deux filles, Czarnocha et Bialka, et un fils, San, adroit et souple. Quand les gens de la vallée montaient au château, les enfants les interrogeaient sur leur vie, leurs soucis, leurs peines. Ils apprirent ainsi que le terrain pierreux donnait une misérable moisson et qu'à la fin du printemps la faim faisait des milliers de victimes. Ils apprirent qu'en été le soleil brûlait ces malheureux, et qu'il était difficile d'avoir de l'eau car tous les lacs et les ruisseaux de la montagne sont inaccessibles aux habitants de la plaine. Emus par la détresse de ces pauvres gens, les enfants vinrent trouver leur père et leur mère et les implorèrent : « Laissez-nous quitter votre royaume glacial. Nous avons vu dans la plaine des créatures malheureuses, assez différentes de nous et appelées hommes, et qui ont une vie si pénible. Nous voulons vivre avec eux, bien que nous soyons mieux chez nous ; mais c'est une honte de vivre en fainéant. — Nous ne vous retiendrons pas, dirent les parents. Vous êtes grands, et si vous voulez, comme de bons esprits, aider les hommes, allez, répandez les eaux de la montagne dans les vallées et fertilisez les champs. » Les enfants remercièrent leurs parents de leur bon conseil et ils partirent à l'aventure.

San courut dans une vallée, il laboura la terre, il rejeta les pierres de ses fortes mains, et là où il passa, les épis se balancèrent sur la terre fertile.

Czarnocha salua ses parents et toute sa famille ; elle suivit une pente douce et elle arriva dans la vallée du sud. Bialka courut de roche en roche vers le nord, mais bientôt, à sa grande joie, elle rencontra sa sœur. Toutes deux s'embrassèrent et, dès lors sans se séparer, elles apportèrent aux hommes un torrent d'eau sans cesse renouvelé. En courant ainsi devant elles, elles aper-

çurent le château des frères Czantor. Elles voulaient le dépasser, mais Czantor, charmé par la beauté des deux sœurs, les arrêta ; il voulait épouser Bialka et donner Czarnocha en mariage à son frère. Les jeunes filles, qui rêvaient de passer librement leur vie au milieu des hommes, se promenaient en pleurant dans le château.

Alors Czantor leur dit : « Vous ne pouvez pas nous aimer. Allez donc de par le monde. Nous ne voulons pas vous garder prisonnières, mais comme nous vous aimons nous ne voulons pas non plus vous laisser partir sur des routes inconnues. » Les deux sœurs consentirent donc à envoyer une première vague reconnaître la route. Elles la chargèrent de fleurs appelées « Wisla » (1) et la prièrent de revenir vite. Mais quand Wisla vit la belle Cracovie, curieuse, elle coula plus loin. Elle coula, en arrosant les champs de Sandormir, de Mazovie, de Poméranie, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontra un grand port, Dantzig, et derrière lui les vagues de la mer Baltique qui l'accueillirent fraternellement et l'emportèrent dans le vaste monde.

Czarnocha et Bialka envoyèrent une deuxième vague après la première, une troisième, une quatrième, une dixième. Aucune ne revint. A la fin elles partirent elles-mêmes, quand le soleil était tout à fait haut dans le ciel. Elles coulaient gaîment en suivant la route frayée par la Vistule. Les hommes qui devaient leur bien-être à San les saluaient sur leur passage. Les vagues de la Vistule racontèrent que les deux sœurs partaient à la recherche de leur frère et les jeunes filles leur lancèrent des couronnes pour fleurir leur route. Enfin, les deux petites princesses entendirent le doux clapotis des vagues de la mer Baltique et elles entrèrent dans son palais de cristal.

(1) Wisla est le nom polonais de la Vistule.

Amusons-nous un peu

Si vous êtes musiciens, la prononciation polonaise ne sera pour vous qu'un jeu. Mais si vous ne l'êtes pas, vous broierez et concasserez les syllabes polonaises sans en venir à bout. Il y a un mot que notre Directrice n'a pu encore mater : c'est le prénom Zdzislaw. Alors, froidement, elle appelle son ami Zdzislaw D. : Mathieu !

Ecoutez cette histoire qui vient d'Amérique, où il y a 4 millions de Polonais, et des « rues Kosciuszko ». Il arriva qu'une nuit, un cheval s'abattit dans une de ces rues. On va chercher un agent de police, qui constate l'accident et tire son carnet pour un procès-verbal. Mais au moment d'écrire le nom de la rue, l'agent hésite, réfléchit, et va chercher un collègue pour lui

venir en aide. Ils confèrent longuement entre eux... Et enfin, ils traînent le cheval dans une rue voisine, dont le nom présente moins de difficultés !

**

Trouvé dans l'Echo Scolaire, le journal des élèves du Gimmase Zuchowski à Varsovie :

Le professeur : Quelles sont les diverses sortes de poésies ?

L'élève : Là poésie lyrique, la poésie dramatique, et... j'ai oublié !

Le professeur : (le lui soufflant) l'épi... l'épi...

L'élève : (avec explosion) L'épidémique, Monsieur !

Lecteurs, Amis, Collaborateurs

MON AMI VSIEVOLOD

Il m'est venu des confins de la Pologne. Son père travaillait pour les princes Radziwill, au palais de Nieswiez, tout au nord, tout près de la Russie. Vsievod, ayant fait ses études au lycée, décida de venir les terminer à Paris. Il ne savait pas le français, bah ! il l'apprendrait chez nous. Il n'avait pas d'argent : la belle affaire ! Il travaillerait.

Mais quand il se vit seul dans cet énorme Paris, il se sentit bien faible et bien triste. Il vint aux « Amis de la Pologne ». Par chance, je n'étais pas dans quelque lointaine province en tournée de conférences. Nous nous comprîmes tant mal que bien, car Vsievod a l'accent des confins, et mon oreille n'est pas encore trop exercée... Un jour, ses visites cessèrent. Il ne me revint que trois mois après, maigre, pâle, mais riant. Il avait été très malade, il n'avait pu se soigner, il n'aurait voulu pour rien au monde me déranger ! Puis, il avait trouvé du travail : une entreprise générale de nettoyage l'envoie chaque jour nettoyer les vitrines des beaux magasins. Il arrive à gagner 200 fr. par mois. A ce moment de la conversation, je perds le fil et crois comprendre à son air embarrassé qu'il souhaite un peu d'argent. Comment donc ! Mais comme je fouille dans mon sac, je le vois, lui, fouiller dans ses poches et en retirer une petite somme que je lui avais prêtée avant sa maladie, et qu'il veut à toute force me rendre ! Je proteste, il insiste.

Tout de probité, de courage et de gentillesse méritent la sympathie. Qui de vous, mes amis, procurera un meilleur emploi à Vsievod ?

En attendant je lui enseigne le français. Il l'apprend avec une merveilleuse rapidité. Nous abordons déjà des sujets difficiles : il me fait part de ses impressions du Louvre.

Pour le taquiner, je l'appelle Mademoiselle Marguerite. C'est la pire chose, pour un garçon. Mais il a bon caractère, et il continue à rire tout en rougissant (comme une jeune fille !) et en essayant de se fâcher.

Je suis sûre que vous l'aimeriez bien. Qui voudra lui continuer mes leçons, cet été, quand je serai en Pologne ?

NOS AMIES VARSOVIENNES

*Comment travaille notre petit cercle
au lycée A. Wrecka à Varsovie*

Le petit cercle « des Amies de la France » n'existe dans notre lycée que depuis peu. Nous l'avons organisé au mois d'octobre. Les membres de ce cercle, au nombre de quatorze, se composent des élèves de la sixième et la septième classes (cela correspond à la 3-ième et 2-ième des lycées français). Nous nous assemblons chaque quinzaine. Pendant nos réunions, on parle seulement français et chaque membre est obligé de prendre part à la conversation. Le but que poursuit le cercle est d'approfondir notre connaissance de la langue, la littérature et la culture française. Dans ce but, nous lisons des livres français et nous en préparons de petites conférences. Nous lisons les œuvres des auteurs contemporains. Cette année ce sont les œuvres



NOTRE PLUS JEUNE ABONNÉ
Tomek POTWOROWSKI

de Romain Rolland, d'Anatole France et de Maeterlinck que nous tâcherons de connaître. L'autre but que poursuit le cercle est de propager l'amitié pour la France et l'idée de la paix universelle. C'est pourquoi nous tâcherons de nouer des relations avec la jeunesse des autres pays et surtout celle de la France.

Le cercle déjà a eu dix assemblées. Une partie de chaque réunion est consacrée à la lecture, aux conférences, à la discussion ; l'autre à la conversation libre entre les membres du cercle. Nous avons fait pour toutes les élèves de notre lycée une conférence, avec de nombreuses projections, sur les colonies françaises et l'Exposition Coloniale à Paris, que notre professeur de français Mme Szadurska a visitée pendant les vacances d'été. La conférence a été beaucoup applaudie. Chaque année les élèves jouent une petite pièce française.

*La Bibliothécaire du Cercle,
Marie MITELMAN.*

FIANÇAILLES

Notre amie Germaine Faucon a quitté le Collège de Cherbourg. Nous avons eu le grand plaisir d'apprendre ses fiançailles avec un jeune officier de la marine polonaise.

A l'âge de 14 ans, il avait pris part à la lutte contre les bolcheviks, et en avait rapporté deux décorations.

Ses frères avaient aussi défendu la patrie, les armes à la main. Ils sont huit, dans cette belle famille bien polonaise.

Nos félicitations à Germaine Faucon !

APPRENEZ LE POLONAIS

Par ces temps variables d'avril, parlons de la température.

Quel temps fait-il ? *Jaka pogoda* ? — Il fait mauvais : *Brzydko*. — Il pleut : *deszcz pada* (la pluie tombe). — Il neige : *Snieg pada*. — Il grêle : *grad pada*. — Prenons un parapluie : *Wezmy parasol*. — Il gèle : *Mróz bierze*. — J'ai froid : *Zimno mi*.

Mais après la pluie, le beau temps. Il fait beau : *ładna pogoda*. — Il fait chaud : *jest gorąco*. — Le soleil brûle : *stonce pali*. — Le vent : *wiatr*.

L'orage : *burza*. — Il fait des éclairs : *błyska się*. — Il tonne : *Grzmi*.

LES TOURISTES

A ceux qui veulent aller en Pologne, des indications et des publications sont offertes par les « Amis de la Pologne ».

CE QU'IL FAUT LIRE

Capitaine J. A. SAUZEY. — *La Pologne par l'Image* (Société française de librairie « Gebethner et Wolff », 123, Bd St-Germain, Paris). 138 illustrations très belles et très bien commentées. 25 francs.

PRIMES A NOS ABONNES

Nous offrons à chacun de nos abonnés une publication sur la Pologne :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne*.

MICKIEWICZ : *Pages Choieses*.

FREDRO : *Trois Médecins pour un Malade*.

PIERRE GARNIER : *Copernic*.

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise*.

MARIE KONOPNICKA : *Terre-à-terre et Mariette*.

SIEROSZEWSKI : *A la lisière des forêts*.

J.-P. DEBUS : *De Lille à Varsovie*.

Indiquer l'ouvrage choisi en envoyant l'abonnement.

NOS CARTES POSTALES

Pour voir un peu la Pologne, avant de faire le voyage, achetez nos cartes postales :

Série I, 12 cartes en noir : 1 fr.

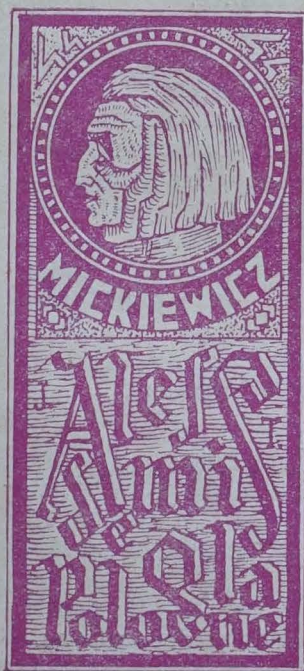
Série II, 10 cartes en bistre : 1 fr. 50

(plus 0 fr. 15 pour frais d'envoi)

NOTRE INSIGNE

Pour mettre à votre boutonnière, un très joli insigne a été exécuté sur les dessins des élèves de l'Ecole Boule, après concours.

Il représente un aigle blanc et doré sur fond rouge, en émail et métal. (Premier prix : Stephen Bourgoignon)
Prix de l'insigne : 3 fr. (par poste recommandée 3,75)



Nous vendons au profit des Sans-Travail Nos Timbres-Vignettes

Pour montrer la Pologne à nos correspondants : achetez et collez sur vos enveloppes et votre papier à lettres, nos belles vignettes.

Deux séries de vignettes de vingt sujets chacune (grands hommes, monuments, paysages, etc.)

La série : 1 fr. (avec les frais d'envoi : 1 fr. 25).

Faites abonner vos parents à la Revue

Les Amis de la Pologne

— Mensuelle — 32 pages richement illustrées — 10 fr. par an —

